

gouvernement ne devait s'avouer vaincu par les difficultés financières qu'en succombant tout entier.

« — Nous avouer vaincus ou impuissants devant  
« les périls du trésor, faire dire aux ennemis de la  
« France que la République a commencé sa carrière  
« par la banqueroute ! plutôt mourir tous à la peine,  
« s'écria-t-il en se levant avec désespoir. Le départ  
« du ministre des finances nous consterne, mais il  
« ne nous découragera pas. A présent que nous  
« avons tout fait pour prévenir ce malheur, faisons  
« tout pour le réparer. »

Le même élan souleva tous les hommes qui assistaient à la conférence. Garnier-Pagès, quoique expirant de faiblesse, de lassitude et de maladie, retrouva dans son cœur ce courage de l'honnête homme qui ne faiblit jamais. Il accepta le fardeau dont mieux qu'un autre il mesurait le poids, mais auquel son patriotisme religieux égalait en ce moment son dévouement. Son acceptation sauva le trésor, et en sauvant les finances des mesures extrêmes et acerbes que l'imprudence conseillait au désespoir, il sauva réellement la république.

---

## LIVRE DIXIÈME.

---

### I.

Cependant le gouvernement n'avait encore aucun renseignement précis sur le sort du roi, de la reine, de la famille royale. les commissaires désignés par Lamartine pour aller protéger leur fuite attendaient vainement l'ordre du départ. on a vu que le gouvernement désirait faciliter la sortie du roi, des princes et de ses ministres, au lieu d'y mettre obstacle. il n'avait donc employé que des moyens officieux pour être instruit de leurs diverses directions. C'était à l'insu du gouvernement et par une mesure spontanée de la justice qu'un mandat signé du procureur général ordonnait l'arrestation des ministres fugitifs et leur jugement. le gouvernement fut étonné et affligé de cet acte. ce procès contrariait toutes ses pensées. il préparait à la capitale des émotions pénibles. il dénaturait le caractère de mansuétude et de magnanimité que les membres du gouvernement voulaient donner à la révolution. Lamartine appela le procureur général au minis-

rière des affaires étrangères pour lui exprimer ces sentiments. ils parurent être aussi les sentiments de ce magistrat qui n'avait fait qu'obéir, dit-il, à un ordre supérieur. M. Portalis promit à Lamartine que le mandat serait considéré comme une simple formalité et qu'on le laisserait éteindre dans l'oubli.

Il en fut de même d'un décret du gouvernement qui supprimait les titres. cette question délibérée le 27 février à l'Hôtel de Ville avait été écartée dédaigneusement par le conseil. Ne commençons pas la République par un ridicule, avait dit Lamartine, la noblesse est abolie, mais on n'abolit ni les souvenirs ni les vanités.

Les membres du gouvernement furent surpris de lire quelques jours après un décret qui abolissait l'usage des titres. ils s'en rapportaient à la désuétude. l'innombrable quantité des décrets qui se pressaient sous leurs mains dans des circonstances d'urgence et dans le tumulte de l'Hôtel de Ville, donnèrent lieu à quelques erreurs de cette nature. plusieurs de ces décrets n'étaient signés que d'un ou deux de nous. on les enlevait de la table du conseil et on les jetait aux imprimeurs sans qu'ils eussent passé tous au contrôle ou à la vérification du conseil.

## II.

Nous avons vu que le roi, la reine et la duchesse

de Nemours et ses enfants, étaient montés dans deux voitures de place attelées d'un seul cheval sur la place de la Concorde, et qu'ils avaient pris la route de Saint-Cloud escortés d'un régiment de cuirassiers sous le commandement du général Régnaud de Saint-Jean-d'Angely. à Saint-Cloud le roi prit des voitures de la cour et se rendit à Trianon où il resta quelques instants comme pour donner le temps à la fortune de l'atteindre et de le retenir. le général Regnaud de Saint-Jean-d'Angely lui ayant demandé à la fin quel ordre il voulait donner aux troupes et s'il voulait les réunir autour de lui à Saint-Cloud? Cela ne me regarde plus lui dit le roi, c'est maintenant l'affaire du duc de Nemours. Le maître de poste de Versailles lui amena vingt-huit chevaux à Trianon pour ses équipages, bien différent du fameux maître de poste de Sainte-Menehould qui en retenant Louis XVI, fugitif aussi, fit trancher la tête à cet infortuné monarque et à toute sa famille, celui de Versailles dit au roi : « Voici les meilleurs chevaux de mes écuries, je les ai choisis moi-même ardents et infatigables pour assurer le départ et le salut du roi par les routes indirectes qu'il lui conviendra de prendre. faites-les poursuivre leur course tant qu'ils auront une haleine dans leur poitrine. ne pensez pas à moi, tuez-les, Sire, mais qu'ils vous sauvent ! »

Le roi prit à la chute du jour la route de Dreux.

il y arriva pendant les premières heures de la nuit. on ignorait encore dans la ville les derniers événements de Paris. le sous-préfet de Dreux, M. Maréchal, apprenant l'arrivée des voitures de la cour à une heure inusitée, crut qu'elles amenaient dans ce séjour royal quelques princesses effrayées des agitations des Tuileries. il se rendit au château et reconnut le roi.

« Je ne le suis plus, lui dit ce prince. je ne sais plus même où je vais abriter ma vie. Paris est en feu, j'ai abdiqué pour éviter les derniers malheurs. je me fie à vous dans la mauvaise fortune, comme je m'y suis fié dans mon bonheur. instruisez-vous, instruisez-moi de la suite des événements que j'ignore, et conseillez-moi selon les circonstances que cette nuit vous révélera. »

A ces mots, le maire de Dreux entra pour présenter ces hommages au roi. il ignorait tout; le roi alors reprenant la parole fut le messager de ses propres infortunes. il raconta avec détail et avec passion la série de vicissitudes qui avaient rempli ces derniers jours jusqu'au moment où entouré dans son palais par l'insurrection croissante, mal inspiré par ses ministres de la veille, mal secouru par ses ministres du lendemain, mal défendu par ses troupes, cependant fidèles, et abandonné par la garde nationale pour laquelle il avait régné, l'abdication et la fuite à travers les coups de fusils

étaient devenues sa dernière ressource. il fut ému, touchant, passionné. il s'indigna de l'aveuglement de la garde nationale, des faiblesses, des hésitations de ses ministres, de l'ingratitude des peuples qui élèvent un homme au trône pour les sauver de l'anarchie, et qui le précipitent dans un caprice au fond du gouffre d'où ils les a retirés. il s'attendrit sur la vanité des services qu'on rend aux hommes, sur le sort de la reine, sur leurs vieillesse reléguées, vertes et fortes encore, dans l'inutilité de quelque exil royal loin de Paris qu'ils avaient aimé, loin du gouvernement qu'il avait dirigé, loin des conseils qu'il avait éclairés de son expérience et de ses lumières.

Les deux magistrats versaient des larmes à ces reproches adressés par un vieillard meurtri de sa chute, à sa fortune et à la nation. Le roi quittant bientôt ce triste sujet, fit un retour sur son petit-fils, et plaignant ses enfants jetés par une demi-révolution sur un trône que toute sa sagesse à lui n'avait pu raffermir, il sembla présager des malheurs, et adresser des vœux désespérés au ciel pour ces destinées.

Cependant le roi se flattait encore que sa retraite avait tout apaisé et que son abdication avait laissé derrière lui un trône, des chambres, un gouvernement. il déclara au maire et au sous-préfet que son intention était de s'arrêter quatre jours à

Dreux pour y attendre la résolution des chambres à son égard, l'indication du séjour et de l'existence royale qui lui seraient assignés par la nation, il prit quelque nourriture, il visita au flambeau les constructions qu'il avait ordonnées au château comme un homme sûr d'un lendemain.

Ce château inhabité était dénué de tous les objets de première nécessité pour le roi, les princesses, les enfants. les habitants attachés à la famille royale se hâtèrent d'apporter meubles, linge, vêtements, argenterie. on prêta au roi quelques centaines de pièces d'or. le sous-préfet lui proposa d'envoyer chercher le régiment de Chartres qui était en garnison à Chartres. il refusa. la garde nationale de Dreux lui fournit des postes de sûreté et d'honneur.

Après le repas il écrivit lentement à M. de Montalivet ministre de sa maison pour lui demander ses portefeuilles, ses nécessaires, ses objets de toilette, et pour lui donner ses instructions préliminaires sur les dispositions à faire relativement à sa fortune.

A deux heures le courrier porteur de cette dépêche part. le roi se couche et s'endort d'un profond sommeil. pendant ce sommeil un ami de M. Bethmont arrive de Paris et annonce au sous-préfet la proclamation de la République.

M. Maréchal veut laisser au moins au roi ses heures de repos afin que sa force restaurée suffise

au coup qu'il va recevoir. il monte au château à sept heures. il informe les aides de camp du roi et le duc de Montpensier. le roi dormait encore. sa famille le réveille la nouvelle lui est ménagée et adoucie par la tendresse de la reine. cette princesse a changé son courage pendant la lutte en résignation après le malheur. un conseil de famille et d'amis s'ouvre autour du lit du roi. on décide que la famille royale se séparera pour échapper à un soupçon et aux émotions que des voitures remarquées ou des visages reconnus pourraient exciter sur les chemins.

On assigna pour rendez-vous à la reine et au roi une maison de campagne isolée et inhabitée appartenant à M. de Perthuis sur le cap d'Honfleur. de là on espérait trouver facilement des moyens furtifs d'embarcation et gagner la côte d'Angleterre. le duc de Montpensier, la duchesse de Nemours et les enfants prendraient la route d'Avranches pour se réfugier de là à l'île de Jersey ou de Guernesey.

On laisse les voitures de cour. le sous-préfet en procure de moins suspectes empruntées aux habitants de Dreux. les vêtements les plus simples déguisent les fugitifs. une calèche emporte vers Avranches le duc de Montpensier et la duchesse de Nemours. le roi la reine une femme de chambre un valet de chambre et M. de Rumigny aide de camp du roi montent dans une voiture fermée. la reine qui avait commandé pour le matin une messe dans la

chapelle sur le tombeau de son fils ne put même faire ses prières d'adieu à ces cendres. l'heure pressait. le sous-préfet de Dreux part avec eux sur le siège de la voiture. ils prennent la route d'Anet et de Louviers.

Arrivé à Anet, premier relai de poste, le roi est reconnu et salué avec respect. M. Maréchal lui procure huit ou dix mille francs en or et des passe-ports sous des noms supposés.

A Saint-André les chevaux se font attendre. le peuple rassemblé par un jour de marché soupçonne et inspecte à distance la voiture. il croit entrevoir M. Guizot. un cri s'élève : c'est Guizot, c'est Guizot ! l'émotion se propage et devient menaçante. le sous-préfet connu de quelques habitants de Saint-André s'efforce de détromper la multitude. il fait des demi-confidences qui sont comprises et respectées.

Cependant trois hommes s'approchent et regardent au fond de la voiture, le roi s'y tenait à demi caché. il portait un bonnet noir rabattu sur son front, des lunettes, pas de faux cheveux sur sa tête chauve. Ces hommes restent indécis et reviennent bientôt avec deux gendarmes. les passe-ports sont demandés. M. Maréchal les présente. prend à part un des gendarmes, confie à sa générosité le secret du salut du roi et de la reine. le gendarme ému feint d'examiner les passe-ports et de les trouver en règle. les chevaux sont attelés. le roi part.

## III.

La voiture roula ainsi tout le jour sans obstacle. le seul danger était la traversée d'Évreux. M. Maréchal tremblait que le prince ne fût reconnu et arrêté dans une ville si voisine de Paris où la population effervescente pouvait faire craindre des émotions au nom du roi. on en approchait ; l'anxiété de l'homme qui veillait sur le salut de deux vieillards croissait à chaque tour de roue. il apercevait déjà les clochers de la ville. un souvenir monta à son esprit. il se rappela qu'un de ses amis avait une maison de campagne près de la route dans le voisinage d'Évreux. il fit arrêter les chevaux. il interrogea un cantonnier qui cassait des pierres sur le rebord des fossés. cet homme lui montra du doigt la maison et lui indiqua le chemin de traverse qui y conduisait. M. Maréchal ordonna au postillon d'y mener la voiture.

La maison était vide. le fermier et sa femme reçoivent les voyageurs sans les connaître à leur propre foyer. le roi et la reine s'installent dans une chambre contiguë à la cuisine de la ferme, ils se réchauffent, ils reçoivent l'hospitalité rustique de ces pauvres gens qui les prennent pour des amis de leur maître.

Pendant qu'ils goûtent ces heures de repos